

Mamadou Diawara

L'anthropologie et l'histoire à l'épreuve de l'Afrique'

1. Introduction

Dans la dernière livraison des *Cahiers d'Études africaines*, Henri Moniot (1995) gratifie le lecteur d'un article fastueux, «L'histoire à l'épreuve de l'Afrique». Toutefois, la discipline évoquée n'est pas la seule traitée par l'article qui réserve une large part à l'anthropologie. En reprenant partiellement son titre, ce texte reconnaît sa dette à l'égard d'un des analystes les plus perspicaces de l'histoire du continent.

C'est aux premiers explorateurs que revient la paternité de l'ethnologie. Poirier (1969: 21) pense que «La recherche des érudits et des voyageurs est souvent para-ethnologique, mais leur but a été de fonder [...] une véritable science de l'homme, compréhensive [...] et objective». On peut apprécier la qualité de leur textes, bien meilleurs que certains travaux de professionnels actuels. Leurs descriptions et analyses, véritables études de terrain dans certains cas, en dépit des aspects voyeurs, présentent des avantages que n'a pas le séjour ethnologique prolongé dans un village ou une région déterminés (Spittler, séminaires 1995-96)². Ces tableaux précieux, en passe de devenir les seules sources dans certains pays et pour certaines époques, documentent de nombreux ouvrages spécialisés. Le logos savant s'est emparé plus tard de leur discours sur *l'ethne*, parfois sans suffisamment l'interroger (Amselle 1985).

Empêtré dans le piège hégélien, l'histoire de l'Afrique a été niée (Neale 1985; Jewsiewicki et Mudimbe 1993: 1) par les premiers qui s'y sont intéressés. Au continent et aux Hommes «sans Histoire», il fallait

¹ Cet article a été présenté dans le cadre de la table ronde organisée autour du thème «Anthropology and History». Je saisi l'occasion pour remercier le *Wissenschaftskolleg zu Berlin*, qui m'a offert durant une année l'opportunité de réfléchir et d'écrire, et l'*Institut für Afrika-Studien* de l'Université de Bayreuth qui m'accueille comme professeur invité au titre de l'année universitaire 1995-1996. Je sais gré à Véronique Porra d'avoir bien voulu lire et corriger le manuscrit.

² Voir aussi Spittler 1996 «Fieldwork in 19th Century: Travel Groups, Caravans and Expeditions to Timbuktu and Agades», *History and Anthropology* (numéro spécial).

quand même un présent, ethnographique si possible (Coplan 1993: 80 sq; Jewsiewicki et Mudimbe 1993: 8), qui justifie l'antériorité de leur stade de développement; l'Afrique doit se contenter de la «pré-histoire», ce que Moniot (1991: 197) appelle «avant les Blancs rien». Les disciplines historique et ethnologique restent solidaires, la seconde fournissait ou fournit encore³ les moyens des affirmations de la première. Cet article ne vise pas à une reconstitution du passé de ces deux disciplines en Afrique. Mon parti est limité aux résultats des travaux de spécialistes des deux disciplines et aux débats marquants qui en émergent au tournant du millénaire, près d'un demi-siècle après la naissance de l'histoire africaine comme discipline universitaire reconnue. Comment ethnologues et historiens après une coopération initiale, ont-ils continué à collaborer dans une entreprise d'un autre type? Où situer les ruptures

³ Voir la vulgate tribaliste dans la presse nourrie à une littérature ethnologique qui a encore pignon sur rue dans les milieux non spécialisés, c'est-à-dire les plus influents. Elle a culminé ces années-ci avec les commentaires sur les guerres qui ont déchiré ou qui déchirent encore le continent (Burundi, Libéria, Rwanda, Sierra Leone, Somalie). Les plus engagés des organes de presse ne résistent pas à la tentation ethniciste. Olivier Séguret (*Libération*, vendredi 19 mai 1995, pp. 33) dans un vibrant article consacré au nouveau film (*Waati*, 1995) de Souleymane Cissé, Grand prix de Cannes 1987, note, candide: «[...] ce que Cissé semble vouloir à tout prix prévenir, c'est la terrible fatalité contemporaine des conflits ethniques dont les engrenages semblent déjà déraisonnablement activés. Sur ce terrain, la mise en garde du cinéaste malien est générale, et par de nombreuses touches, la fresque de *Waati* rappelle cette crainte de voir les guerres interethniques devenir demain la très grande plaie d'un continent qui n'en manque pourtant pas (pour mémoire: problème des Touareg au Mali, des Berbères au Maghreb, *des Massaï à l'Ouest, des Soninkes, des Tutsis, des Hutus ...*)» [C'est moi qui souligne MD]. Si on peut considérer que le journaliste de bonne foi confond l'Est et l'Ouest pour situer les Massaï, on est en droit de se demander à quelle guerre interethnique il fait allusion en citant la coqueluche des chasseurs d'image. Quand il cite les «Soninkes», paisible peuple vivant aux confins du Sénégal, de la Mauritanie et du Mali, il y a lieu de s'interroger: l'homme de presse ne cède-t-il pas au syndrome commun à sa corporation: voir la «guerre interethnique» partout? Qu'est-ce qu'il est ennuyeux d'analyser en termes politiques la réalité africaine contradictoire! Ceci n'est guère du goût de cet autre journaliste, envoyé spécial du *Monde* qui, exaspéré par les renseignements contradictoires des ethnologues, se satisfait des observations d'un marchand d'ivoire d'origine sud africaine dont les mémoires furent publiés en 1934. Jean-Pierre Chrétien (1985: 78) écrit justement à ce sujet: «Sometimes a form of technico-political alchemy promoted the self-taught, often of distinctly mediocre abilities, to the full rank of <historians> ». Voir également la remarque de Amselle (1993: 17).

entre l'analyse du passé et celle du présent? Comment ont évolué les rapports dans le quotidien entre les deux disciplines; la seconde, l'histoire, entée sur la première, l'ethnologie; chacune prenant ses distances, se forgeant une identité propre ou se rapprochant de l'autre tout en générant son quant-à-soi?

2. Rappel

Le professeur Phillips, directeur de la *School of Oriental and African Studies* de Londres est le père de histoire comme discipline constituée. La gestation a commencé lorsque la commission scientifique Collins et Asquith a défendu l'idée de promouvoir quatre *schools* au grade d'*University College*. En ont bénéficié le Nigéria, le Ghana, le Soudan et l'Ouganda. Phillips, qui entre temps a visité l'Afrique, est frappé par l'inexistence de «native histories», chose tout à fait courante en Inde. Sur un financement de la Fondation Rockefeller, SOAS recrute en 1948 «le jeune» Roland Oliver pour enseigner ce qu'on appelle officiellement l'histoire de l'Afrique (Vansina 1992: 77). Un an plus tard, John Fage est nommé au *College of Gold Coast*. Un champ tard venu à la recherche académique venait de naître (Moniot 1995: 647), de deux parents Oliver et John Fage, véritables Romulus et Remus (Vansina *idem* 74). Curieusement, comme le fait remarquer Vansina, les universités africaines des colonies françaises ainsi que l'intelligentsia locale et ses soutiens métropolitains n'en voyaient pas la nécessité. Celle de la Gold Coast et du Nigéria était plus sensible à ce thème, en dépit de la mode — peut-être à cause d'elle *a posteriori* — de la négritude. Les études africaines s'organisaient dans le même temps; la doyenne des institutions *The International African Institute* avait été fondée déjà en 1928 à Londres, suivie de la Société des Africanistes (1933) et des institutions américaines, le *African Studies Program* de *Northwestern University* (1948) et l'*African Studies Center* de Boston (1953).

3. «Le bébé et l'eau du bain» ou la polémique des historiens et des anthropologues africanistes

Jan Vansina (1994: 218), caractérisant le courant postmoderne, note l'adage suivant dans son dernier livre: «Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain». Qu'est ce que l'eau, qu'est-ce que l'eau du bain? Le texte suivant cerne les traitements différenciés réservés aux deux objets d'après les auteurs.

3.1. Histoire et anthropologie

Près de huit ans après la publication de *African Historiographies*, ouvrage collectif édité par Newbury et Jewsiewicki (1985), ce dernier publie avec Mudimbe *History Making in Africa* (1993). Comme l'indique le titre, les deux ouvrages sont consacrés à l'histoire. Le deuxième, oeuvre de sept auteurs, dont une large majorité d'«anthropologues» et un philosophe, se distingue du premier où vingt et un «historiens» faisaient face à deux «anthropologues» et un «politologue». *History Making* ne précise pas l'étiquette scientifique de ses auteurs, en revanche *African Historiographies* la note soigneusement. Il n'est pas question de négliger la part de hasard qui intervient pour choisir des collaborateurs, et encore moins de sous-estimer les difficultés de dernière minute qui contraignent un auteur à renoncer à participer à un ouvrage collectif. Ce contraste dans le dosage des disciplines formellement représentées dans les deux ouvrages collectifs parmi les plus significatifs des études africaines permet de constater, sans risque de se tromper, un signe des temps: l'anthropologie et l'histoire appliquées à l'Afrique se prêtent mal à la dichotomie de l'administration universitaire. La réalité rebelle du terrain s'est imposée avec le temps à la coupe nette et rigide qui gouverne l'attribution des chaires. Ce constat reste valable même si ce décompte rapide, à la suite des éditeurs, a affecté une compétence à des spécialistes qui en ont bien plus.

3.2 Le temps des remises en cause

Il n'est pas du propos de cet article de dresser la liste des grands thèmes qui ont mobilisé les plumes des africanistes. Cependant on note que, faute d'être gagnée, la bataille pour la chronologie et pour la périodisation de l'histoire du continent a fait place à d'autres sujets plus porteurs, non sans avoir permis à la corporation d'enregistrer des progrès méthodologiques substantiels.

La plupart des dichotomies commodes ont été renvoyées au rayon des souvenirs. On avait coutume d'opposer des sociétés sans histoires, les sociétés acéphales, précapitalistes, aux sociétés dotées d'un État, d'une histoire dont le capitalisme est l'apothéose. Au premier ensemble étaient réservées les macules essentielles comme la communauté, le polythéisme, l'oralité, l'ethnos, au second les vertus de l'individualisme, du monothéisme, de l'écriture et de la polis, pour ne citer que cela. La critique du concept de tribu et d'ethnie a été menée à fond de deux manières différentes selon l'appartenance à l'école anglo-saxonne ou

française. Ces derniers se sont exprimés dans deux ouvrages dont celui fondateur des anthropologues et historiens, *Au coeur de l'ethnie*, les historiens se réservant l'essentiel de l'ouvrage collectif dirigé par Chrétien et Prunier, *Les ethnies ont une histoire*. Dans les deux cas, la nature historique du concept et de la réalité ethnique a été mise en exergue. Le logos scientifique renonce volontiers au concept a-historique de tribu et, comme le montre Jean-Loup Amselle (1985: 13), explique les itinéraires différents du concept dans les mondes francophone et anglo-saxon, lequel use toujours de la «tribe». Dans le même temps une analyse au moins d'aussi bonne qualité est entreprise par les homologues anglo-saxons. Les réalités nigériane (Barber; de Moraes Fartas (eds.) 1990; Peel 1984, 1977; Law 1984, 1990) et sud africaine (Coquerel 1989; Elphick and Giliomee 1989; Harries 1993; van Jaarsveld 1992) pour ne citer que celles-là, sont passées au crible.

3.3. Pré et postcolonial

L'Afrique précoloniale comme concept d'analyse globale du continent a fait date, concept qui créait l'illusion d'un autre monde, idéalisé; l'Afrique postcoloniale renvoie au présent qui a rompu son cordon ombilical avec le passé dont il procède. C'est le pays volontiers présenté par les nationalistes des luttes d'indépendance, par les politiques. Le confort de la dichotomie s'évanouit à entendre les paysans et autres éleveurs se demander «quand est-ce que l'indépendance finira?» Nos anciens maîtres étaient quand même mieux! Le Commandant de Cercle est presque le même, la couleur de la peau exceptée, critère impertinent quand on sait que la différence entre les deux pouvoirs renvoie à une question plus complexe que la spectrométrie (Jewsiewicki 1985, 1991: 202; Diawara 1994)⁴. Le «soleil des indépendances» s'est, semble-t-il, avéré plus

⁴ Jewsiewicki (1985: 11) écrit: «I do not like to trivialize the intellectual achievements of either of these approaches; along with the contributors of the present volume, I seek only to inquire into the relevance of this <dialogue of deaf>» that the African peasant tries to engage in today with the intellectual, concerning the ultimate goals of independence. Not that the peasants wish the return of the colonizer; *flag independence is for them only the highest stage of colonialism. They need neither Egyptian antiquities nor the consolation of the discourse of negritude, which assures them that «Shaka was their Napoleon». To negotiate the true goals of independence they need to know why the state has no skin color and why exploitation has no fragrance other than that of their own sweat; they need to know how their consent to such structures of domination was (and continue to be) obtained (MD).*

brûlant que celui d'avant, ce qui a provoqué des révisions douloureuses encore en cours. Les historiens responsables de cette périodisation en sont revenus en constatant avec les anthropologues le continuum entre l'État colonial et sa digne héritière, l'Afrique souveraine (Bayart 1989, Piault 1987). Il n'est pas exagéré de penser que la fascination pour l'Afrique précoloniale provoque le paradoxe dénoncé par Moniot (1995: 648) dans l'historiographie:

Une pensée profondément chrétienne [...] habite le propos idéologique et politique des nationalistes africains du XXe siècle, qui, dénonçant l'enfermement de l'Afrique par l'Europe dans une *essence intemporelle*, se font les messagers d'une conscience historique: ils disent le retour aux racines [...], le *temps de la rupture (africanité/modernité)*, [...] ils construisent une identité narrative qui rétablit ce lien [...] C'est faire du *temps colonial une parenthèse muette*, alors même qu'en vient l'État postcolonial [...] *La communauté savante «africaniste» a secrété à sa façon la même négligence*: elle a usé des sources orales, avec ampleur, et avec une efficacité pertinente construite, mais elle a fait le plus souvent comme si elles n'étaient documentaires que pour *les temps précoloniaux*, comme si le XXe siècle était livré pieds et poings liés à l'empire décalé de l'écrit [...] (MD).

À retenir deux exemples paradigmatiques: Cheikh Anta Diop qui renvoie le continent à ses glorieux ancêtres égyptiens, tandis que Joseph Ki-Zerbo (1972) et J.F. Ade Ajayi (1969) nous rapprochent d'un passé moins lointain qui a pour nom l'époque précoloniale [Mudimbe et Jewsiewicki (1993: 1-2)].

L'ethnologie n'a pas échappé à un schéma similaire puisque, raidi dans ses modèles a-historiques dans un premier temps, elle louait l'Afrique traditionnelle versus l'Afrique moderne (Turnbull 1965). L'ethnographie, l'ethnologie et la muséographie, en niant l'histoire (Amselle 1993: 12; voir Diawara dans ce volume), menait à l'impasse statique dont le musée classique est le paradigme vivant. On parlait très peu de la sociologie, le cas échéant elle était volontiers confondue avec l'anthropologie. Dans sa jeunesse elle s'est fourvoyée dans la théorie de la modernisation où une Afrique passive subissait les assauts du monde dit développé, pourvoyeur de technologie.

La fixation des historiens sur le passé et celle des ethnologues sur le présent nous inspirent un parallèle médical. Les premiers étaient ou demeurent hypermétropes, les seconds myopes. La physionomie de chacune de ces sciences isolées les unes des autres se transforme profondément une fois que les historiens découvrent l'Homme, l'objet de leur

préoccupation, les anthropologues le temps, cadre d'intervention des humains et leurs activités.

Les historiens du continent ont parcouru un long chemin avant de faire leur, du moins une partie de la corporation, le constat éloquent de Coplan, préalable à l'usage des textes oraux du continent (199; 1993: 81 sq.):

Nous entendons le propos historien de nos narrations parce que nous sommes connaisseurs de la rhétorique et de l'esthétique de leur écriture; saisir celui des genres oraux impose de maîtriser celles de leur «auriture».

3.4. L'eau du bain

Le passé africain de l'histoire se déroule en deux phases distinguées par Moniot (1988, 1985). Dans un premier temps, les spécialistes ont largement fait usage des travaux de leurs prédécesseurs, les ethnologues. Tout en respectant ces derniers, les historiens, nourris à la méthode positiviste, se sont vite distingués du père en mettant en cause le lourd héritage fonctionnaliste et symbolique de celui-ci. Les dimensions textuelle, sociale et culturelle des sources orales sont passées au crible de leur analyse. On est vite passé au scepticisme voire à des positions extrêmement critiques à l'égard des ethnologues en attendant une attitude plus coopérative, plus compréhensive bien exprimée dans l'oeuvre de Miller (1980)⁵. Moniot établit justement une nette différence entre les traditions nationales, la France se distinguant par exemple par la relative douceur de la crise qui oppose les deux protagonistes. L'influence de l'anthropologie structuraliste s'est fait sentir, les anthropologues de l'Hexagone et leurs héritiers ont largement participé à la rencontre des collègues historiens en usant de leurs méthodes de recherche [Izard (1975), Perrot (1982), Terray (1994)]. Réserveons la narration de la «crise de maturité» (Moniot 1985: 54) qui frappe l'histoire pour traiter de la deuxième phase de son évolution.

Les historiens dans leur quête de passé et de matériaux afférents ont comme eu besoin d'atteindre une certaine maturité; leurs sources requéraient une masse critique, indispensable à un autre type de questionnement qui s'avère à la fin des années 1970. Poussés par le défi de la conquête de ce qui leur était nié, les intellectuels africains avec le concours de chercheurs d'autres nations donnèrent le ton à une conjoncture exigeante définie ainsi par Mudimbe et Jewsiewicki (1993: 1):

⁵ Voir Moniot 1985: 54.

Their demand [celle de l'intelligentsia du continent] was concerned with African dignity and with what had expressly been denied to them: the right to universality, and thus the acknowledgment of African contributions to the make-up of humanity. *In the conjuncture of that time, next to the arts which had a primary status, was the development of a historicity implying the factual reconstruction of Africa's past* [...] a vast amount of information has been placed before us through massive projects such as the collection and translation of oral discourses on the past of hundreds of societies, their analysis and comparison with written data coming from Western and Muslim cultures (MD).

La quête passionnée de sources engendre des travers comme le montre Amadou Hampathé Ba: «En Afrique un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle.» Cette conception nous renvoie à une sorte de bibliothèque précoloniale pour paraphraser Mudimbe, qu'on l'appelle la mémoire des griots ou les «archives orales» (Bazin 1979: 450). L'écriture de l'histoire de l'Afrique par des professionnels formés à l'école occidentale génère un autre défaut, celui qui consiste à réduire les documents enregistrés auprès de nos informateurs à de simples sources. C'est ce que dénoncent Jewsiewicki 1985: 16; Jewsiewicki; Mudimbe (1993: 4) ainsi que Shoенbrun (1993: 55):

Lakes African authors like Lobogo and others are little studied in the Western academy because they are thought to be <primary> sources of <raw data> that have not yet been processed by our power/knowledge/truth strategies and then made into commodities within the market of ideas that circulated as intellectual capital. This fails to see the ability of these texts to reveal cracks in our «current logic of the knowledge of past in societies which might be characterized as <oral>».⁶

Contre cette tendance s'élèvent de plus en plus de voix, soucieuses de mettre en valeur le rôle d'historien de ces fameuses «sources» qu'on a eu tendance à considérer comme passives (Ba 1980). Tandis que David Cohen (1986: 12 sq.) insiste sur le contraste entre le matériel dû à la corporation africaniste et celui des Africains qui le butinent au quotidien — nous reviendrons sur cet auteur —, Jan Vansina s'est fait très tôt l'avocat d'une autre lecture de ces documents comme en témoigne ce texte de Jewsiewicki (1979: 81):

⁶ Feierman (1993: 198) insiste justement sur le rôle d'auteurs africains comme Kagamé ou Rwabukumba, deux historiens Rwandais certes, mais qui ont écrit dans un canon européen.

L'historiographie propre à l'Afrique, celle des traditions orales, ne demeure pour l'historien actuel qu'une source d'information sur les événements. Le discours historique des traditions orales, son rôle d'expliquer le présent par et dans le passé, de l'incorporer dans le présent, sa conception du passé-discours sont tout au plus pris pour des obstacles à la transmission véridique de l'information [...] J. Vansina est, à notre connaissance, le seul historien à s'être posé la question: quelle est la conception de l'histoire de ceux qui font l'objet de son étude?⁷

Une fois qu'on se distancie de ces deux fétichismes, celui de l'informateur et celui de l'historiographie à l'occidentale, on est attiré par d'autres types d'histoire ou *vice versa*. On inclue de plus en plus d'autres types de textes oraux, essentiellement non formalisés, non-officiels et dus à des couches du bas de l'échelle sociale. Leur spécificité formelle et le caractère non-verbal exige une autre méthode d'analyse qui féconde davantage la recherche africaniste (Barber 1991, Diawara 1990, Jewsiewicki et Mudimbe 1993, Olivier de Sardan 1976, Schoenbrun 1993: 35). Entrent en scène les anthropologues et leurs méthodes d'analyse qui saisissent l'amont de la production textuelle en caractérisant sa «surface sociale». Ils corrigent une carence grave des études historiques qui, en faisant du texte l'objet en soi de l'étude, perdent de vue tout le vécu des acteurs sociaux (Moniot 1985: 58). Anthropologues et historiens se retrouvent en train de se passionner pour le

<vécu>[...] représenté par ceux qui le vivent, et dont cette représentation, cette conscience, ne sont pas moins constitutives du réel que le sont les cadres dans lesquels la suite de l'histoire et les canevas idéologiques ou savants les avaient publiquement situés [...tels sont les] Nouveaux visages de l'anthropologie et de l'histoire culturelles, qui *appréhendent la culture en acte* (Moniot 1988: 2, 4; MD).

Ainsi seulement se dégagent des complexes de thèmes tels que la mémoire et la conscience historique (Cohen 1994, Goody 1968, 1977, 1979; Dakhliya 1990, 1993), la production historique en tant que processus.

La crise de maturité des sciences sociales appliquées à l'Afrique passe à l'affrontement illustré par la polémique qui oppose Jan Vansina et David William Cohen aux USA. Vansina est le père de l'histoire de

⁷ Jewsiewicki cite en note (24) l'ouvrage de Vansina (1978) intitulé *The Children of Woot. A History of the Kuba Peoples*.

l'Afrique fondée sur une analyse fiable des traditions orales à la suite de la publication de son ouvrage *De la tradition orale*, désormais devenu un classique. Cohen, historien de formation passé à l'anthropologie, enseigne les deux disciplines. Le débat se déroule autour de la question cruciale des conditions de production du savoir historique, domaine largement traité par deux ouvrages fondateurs: *The African Past Speaks* de Joseph Miller (1980) et «La production d'un récit historique» de Jean Bazin (1979). Tous deux insistent sur la nécessité de considérer les textes oraux non pas comme de simples sources, mais aussi comme des produits narratifs. Vansina adresse sa critique la plus acerbe à Cohen dans un article publié dans la revue néerlandaise *Itinerario* éditée à Leiden. La polémique qui s'en est suivie, mérite d'être contée; elle relate des points de vue saillants de deux méthodes. Vansina (1992: 89-90) écrivait ceci:

Among the historians the foremost champion of postmodernism has been D. Cohen [...]. He had gradually come to the idea that there was something wrong with the historical . evidence> after starting from a very positivist stance in the mid '60s, moving to an almost allegorical way of interpreting oral traditions in the early 70s and showing how historical consciousness is made and preserved [...]. By the mid 80s and teaming up with the political scientist A. Odhiambo he reached the position in Siaya that both culture and historical evidence are the creation of the present moment and only have meaning in this moment. Hence culture and history are perpetually <invented>, a position now steadily disseminated by the journal his program edits, and one that raises the question whether history really is a worthwhile endeavor at all (MD).

Vansina (idem 91) tire les leçons de l'historiographie qui consistent à reconnaître le passé dans le présent et vice-versa.

La réponse n'a pas tardé, venant de Cohen (1994: XV), qui rappelle un paragraphe d'un article de 1989 (13):

In Busoga, when one seeks the rich, formal narrative, there is bound to be a sense of profound disappointment concerning the articulation of the knowledge of the past. If one listens with a more open definition of historical knowledge, however, one finds that it is not located more formidably in poetic verse or extended narratives of a formulaic kind; it is constantly voiced, addressed, and invoked all through everyday life in Busoga by everyone, and this voiced knowledge constitutes a remarkable reservoir of evidence on the past.

L'auteur ajoute en note (1994: XV: 6): «If one notes here a strident response to the approaches to <oral traditions> forwarded by Jan Vansina [...] that is just the point.» (MD).

Dans un compte rendu de lecture bien documenté Henige (1995: 314), comme Vansina, attaque sévèrement ce qu'il appelle la «prédilection de l'auteur de subordonner la substance des *sources* à leur *interprétation*» (MD). Quelle position prennent les spécialistes africains dans ce débat qui ressemble bien à un débat «américano-américain»? Jewsiewicki (1985: 9), dans son introduction à *African Historiographies*, fait un constat qui n'a guère perdu de sa pertinence tant pour les historiens que pour les autres africanistes: «the Africanist historian and the African historian fully share neither the same responsibilities nor the same existential constraints.» Vansina (1994: 221) s'en fait l'écho dans son dernier ouvrage. Certes, sauf qu'une autre fracture intervient au sein du camp des chercheurs africains, divisés entre une diaspora et une communauté qui réside sur place. La première est encore plus concernée par les débats qui ont lieu d'abord outre-mer, qu'il s'agisse de l'Amérique ou de l'Europe. C'est ainsi que s'explique l'implication de Odiembo, qui enseigne au Texas, dans la polémique qui oppose Vansina à Cohen.

Terrain rétif

Tout bon africaniste a son terrain, là où il interroge les indigènes d'antan, devenus parfois des confidents, des collègues voire des amis. Mais pour qui écrivent-ils quels qu'ils soient? La fatigue des «informateurs» face à ce qu'on peut appeler la langue de bois des chercheurs leur fait parfois mettre en avant leurs soucis primordiaux: la protection des abus de l'administration de l'État indépendant, l'amélioration des conditions de vie quotidienne. Nombreux sont les professionnels qui ont dû ajouter à leur agenda ces questions embarrassantes, ils en sont venus à changer de vocation ou de sujet. Il s'en est suivi des révisions parfois douloureuses dans le milieu français, dominé par le structuralisme et l'école de Griaule (Amselle 1993: 18 sq.), où l'anthropologie du développement et *l'ethnologie* (au sens des deux écoles citées) ne font pas bon ménage. Ceci n'est pas vrai pour l'anthropologie anglo-saxonne. Cette volonté de savoir du chercheur en porte à faux par rapport au terrain, voilà ce qu'indique Jewsiewicki (1985: 11). Comme le constate Neale (1985: 120), des historiens ont sacrifié leur passion pour le passé à la gloire des élites sur l'autel des préoccupations des petites gens, empruntant les outils des politologues. De plus, tout ce qui s'écrit l'est plus ou moins dans la langue des universitaires qui n'est pas celle des populations locales. La volonté de l'UNESCO de résoudre le problème à partir des années 1970 demeure un vœu pieux, les éditions de l'Histoire

Générale de l'Afrique prévue en kiswahili ou en hausa attendent toujours de voir le jour. La question, sous-titre de *African Historiographies*, reste plus pertinente que jamais: *What history for which Africa?*

4. Le soleil de l'Afrique

«Le soleil de quelqu'un» désigne dans les langues mande comme le soninke et le bamana ou d'autres parlers manding apparentés (xaasonke, mandingo, maninka) le temps de son avènement, de l'exercice de son pouvoir lorsqu'il s'agit d'un souverain. «Le soleil du continent» signifie ici le moment où on le prend en compte, où il s'impose, où il compte aux yeux d'observateurs, en l'occurrence la corporation des historiens et des anthropologues. L'astre du jour s'est levé pour plusieurs raisons signalées admirablement sous la plume de Steven Feierman qui écrit:

The shift away from historical narratives that originate in Europe has been both accompanied and enabled by innovations in methods for constructing knowledge about people who had been previously left out of academic histories. *These renovated methods, some of which achieved their fullest early development among historians of Africa, include oral history, [...] anthropologically informed historical analysis.* The new methods and modes of interpretation *made it possible for scholars to approach the history of nonliterate people, and in many cases powerless ones, without departing from the accepted critical canons of historical research. Scholars were able to know histories they had never known before* (MD).

«Interroger et révéler l'opération historique» (Moniot 1995: 647), voilà où en est l'histoire africaine. L'africaniste peut désormais ranger aux rayons des souvenirs la «légitimation automatique d'être le spécialiste d'un petit champ exotique» (Cooper 1995: 236). Loin d'être spontanée, cette performance s'explique par plusieurs raisons. Ce progrès, elle le doit amplement à l'expérience de son aînée, l'anthropologie. L'entrée en scène de l'Afrique n'est pas un phénomène incident, elle est à situer dans le contexte plus vaste de l'histoire des sciences marquées par l'émergence des femmes et des études féministes, la plus grande attention faite aux «vaincus», fussent-ils des esclaves, des peuples colonisés ou d'autres majorités silencieuses de nos jours ou du moyen âge, d'Afrique ou d'ailleurs [Bynum (1987); Clancy (1979); Feierman (1993: 169, 185, 198), Ginzburg (1980); Price (1983); Schoenbrun (1993: 56), Wachtel (1971)]. Par exemple, l'impact de l'historiographie africaniste sur celle

de la France, l'ex-métropole, est analysée par Coquery-Vidrovitch et Jewsiewicki (1985: 143-144). Selon ces auteurs, les études en France consacrées à l'histoire orale dans les centres de recherches de Paris et d'Aix-en-Provence doivent beaucoup au rôle pionnier des études africaines dans ce domaine (Joutard 1983). De même les deux auteurs notent des contributions des études africaines à l'oeuvre de Marc Bloch (1941) ainsi qu'à celle plus récente de Duby et Lardreau (1980). De prestigieux auteurs comme Clancy (1979) et Stock (1983) se sont prêtés à cette influence (Feierman 1993: 200, n. 13). Feierman ajoute que Jack Goody représente l'auteur le plus influent chez les historiens anglo-saxons cités. L'impact de Goody, selon lui, tient au fait que la compréhension de son argumentation ne requiert pas une grande maîtrise de l'histoire de l'Afrique, soit. Mais, j'ajouterai que l'anthropologue de Cambridge séduit les non-africanistes parce qu'il est l'un des spécialistes du continent le plus ouvert sur le monde. On pourra se reporter avec intérêt à l'impressionnante bibliographie consacrée notamment à l'Asie, à l'Europe. Il est donc naturel que les chercheurs qui se réfèrent le plus aux disciplines voisines soient ceux qui sont les plus cités par les spécialistes africanistes ou autres.

Jack Goody est le type même de l'africaniste qui élargit son champ d'intervention, il rompt la situation de ghetto (*Cahiers d'Études africaines* 1987) dans laquelle les études africaines ont tendance à se mettre, les africanistes Africains encore plus! D'autres avancées dans ce sens sont louables: les travaux de l'historien Norvégien Finn Fuglestad (1979) sur la royauté sacrée en Norvège Ancienne et en Island, de Emmanuel Terray sur la Grèce (1987-89, 1990), de Ivor Wilks sur l'oralité au pays de Galles (1992: 3, n. 1), l'ambition affichée du Centre d'Étude des Mondes Contemporains fondé par des africanistes de renom comme Jean Bazin et Marc Augé.

Quel est le rôle des Africains dans ce grand jeu? Marginal. L'empire de l'historiographie occidentale est plus que jamais présente (Vansina 1994: 220). Les espoirs permis par celle du monde anglophone, qui bénéficiait de l'alternative nord-américaine à l'ex-métropole et d'une organisation plus solide (Jewsiewicki 1985: 15), n'arrête pas de se faner. L'alternative du Nouveau Monde est depuis devenue le pôle d'attraction des cerveaux fuyant les dictatures tropicales, caractérisées par leur aversion pour l'intelligentsia. Le même sort frappe le Zaïre qui a ruiné ses chances de développer une réflexion autonome par rapport à Bruxelles. La situation des colonies ex-francophones dans le domaine de l'historiographie rappelle celle des autres domaines des sciences sociales, c'est-à-dire la reproduction des modèles métropolitains (idem). La marginalité est d'autant plus marquée que la tendance à la consumma-

tion (E Nzièm 1985: 25) des concepts nés en dehors du continent se renforce. Qu'importe, qu'ils le soient par des non-Africains ou par les Africains de la diaspora qui cesse de s'agrandir (Jewsiewicki 1979: 81).

Une division du travail qui date déjà du début des études africaines se renforce tout en s'affinant. Elle engage trois types de partenaires: les traditionnistes et autres informateurs des villes, des villages, des campsements ou des hameaux, les intermédiaires africains (interprètes, traducteurs) et les chercheurs occidentaux et assimilés. Le premier groupe est souvent resté sur place même si des chercheurs influents ont pu payer à celui qu'ils remercient poliment dans l'introduction de leurs oeuvres un voyage dans la métropole, pour pouvoir achever un travail entamé sous les tropiques. Quant aux intermédiaires, leur classe s'est enrichie et diversifiée. Les universités et les grandes écoles forment de plus en plus d'étudiants et de chercheurs débutants qui n'ont pas accès au terrain dont ils font parfois partie. Faire un voyage et partir pour une mission de recherches nécessite des moyens que n'ont pas la plupart des étudiants. Le renchérissement du coût de la vie élimine de plus en plus de futurs professionnels du métier de chercheur. A cela il faut ajouter le phénomène de «brûlure du terrain». Il s'agit d'endroit où des chercheurs fortunés habituent les informateurs à des rétributions qui dépassent les moyens financiers de tout chercheur autochtone, voire de tout étudiant étranger. Le récit suivant nous en donne un avant-goût.

Au printemps 1973, j'étais, pour la première fois, membre du groupe d'étudiants de troisième et de quatrième année de l'École Normale Supérieure de Bamako qui effectuait une initiation aux techniques de recherches sur le terrain dans le cercle de Kita. La directrice de l'établissement, chef de la délégation, nous conduisit chez Kélémonzon Diabaté, le gourou de générations d'anthropologues. Le vieil érudit n'a pas tardé à poser la visite dans son cadre «véritable». Je ne me rappelle plus les montants précis, mais la délégation s'est entendue conter l'existence de plusieurs types d'informations; celles à mille francs⁸, celles à deux milles ou plus... Il est vrai que M. Diabaté avait coutume de servir des clients plus fortunés qui ne lésinaient pas sur les moyens. K. Diabaté était peut-être une exception à l'époque, on en rencontre de plus en plus aujourd'hui, que le discours soit aussi franc ou qu'il soit camouflé, proclamé ou non. En été 1995, une boursière entre autres de *Yale Center for International and Area Studies* se plaignait de l'impossibilité de mener ses travaux dans une région jadis visitée régulièrement par un riche africaniste nippon. Que dire donc des non boursiers autochtones

⁸ Il s'agit du franc malien ; un franc français valait cent francs maliens.

ou des salariés en attente de salaires qui ne tombent pas! Les étudiants en butte aux problèmes existentiels échouent en fin de cycle devant de tels obstacles. Ceux qui réussissent et qui restent au chômage après le diplôme entrent, pour les plus heureux, au service de leurs collègues étudiants équipés, venus d'ailleurs pour enquêter. Quand bien même ils travailleraient dans des instituts de recherches, ils dépendraient du flux de spécialistes étrangers en quête de «guides»⁹; hors de cela point de salut puisque la plupart des instituts de recherches nationaux sont sans budget de recherches. Un sous-prolétariat de chercheurs se constitue. Une masse documentaire considérable s'accumule dans les centres de documentation desdits établissements, en attendant les professionnels d'ailleurs. Eux seuls sont capables de les mettre en valeur, de les traduire dans une langue reconnue par la corporation. Ce matériau semi-élabore, pas plus que celui recueilli directement auprès des maîtres, n'est pas encore passé au travers des «stratégies de pouvoir, de connaissance, de vérité pour ensuite devenir une marchandise destinée au marché des idées qui circulent comme capital intellectuel» (Jewsiewicki et Mudimbe 1993: 4; Jewsiewicki in Schoenbrun 55). Ici n'intervient pas toujours les règles déontologiques de base • manuscrits, archives, bandes magnétiques, pièces archéologiques ou de musée sont à la merci des uns et des autres, nationaux y compris. Le trafic de documents de toutes sortes fleurit.

Cet article ne signifie pas la fin des études africanistes en Afrique, elle attire l'attention sur une tendance à la dépendance intellectuelle qui, à l'image de l'impasse économique actuelle du continent, s'aggrave. Des chercheurs Africains dans le cadre de programmes intégrés conçus en Europe ou non, ont entrepris de renverser le regard ethnologique qui consiste à la confiscation par l'Occident et ses adeptes, quels qu'ils soient, du discours sur l'Autre. Cette remise en cause de *l'ethnos logos*, n'est pas une des avancées les moins paradigmatiques des études africaines (N'Djehoya et Diallo 1984; Diawara 1994). En même temps que les appelés à faire partie de la corporation des africanistes reconnus se font rares, une productivité intense se dessine sur place quant à la lecture et au traitement local du passé, hormis les mémoires de fin d'études et les cassettes enregistrées à travers les villages par les individus, les radios et autres centres spécialisés. Jamais la moisson n'a été aussi abondante

⁹ Plusieurs euphémismes sont en cours pour désigner ces anonymes, véritables ouvriers spécialisés de la corporation: assistants, collaborateurs. On les appelle des homologues, titre emprunté au milieu des «développeurs» chez qui il désigne les doubles des experts occidentaux.

(Cohen 1994: XV). Les nouveaux lettrés, de plus en plus nombreux, dans des langues qui se multiplient, remettent les récits sur le métier de leur expérience quotidienne, produisent et reproduisent un passé de plus en plus fécond. Plus que jamais sont à l'oeuvre les néo-alphabètes, les néophytes de religions du livre (sectes chrétiennes et autres confréries musulmanes) qui, comme les marabouts du XVIIIe siècle ou les prêtres du XIXe, réécrivent et figent ceux qu'ils veulent bien retenir de l'histoire pour consolider le présent. Certains, surtout des universitaires, développent une capacité extraordinaire de synthèse entre leur connaissances livresques et le savoir issu du «terrain». De véritables traditionnistes/chercheurs d'une nouvelle qualité se multiplient. Le bouillonnement culturel sans précédent de l'Afrique du Sud post-apartheid relance l'historiographie d'une partie du continent, jadis aux mains de la minorité afrikaner raciste. Vansina précise justement la répudiation par les Afrikaners de l'histoire fondatrice de leur idéologie, tandis que les autres qui interprétaient le passé comme le prologue d'une révolution socialiste devront se dédire (1994: 220). Des poètes, des historiens d'une nouvelle étoffe s'y mettent, une nouvelle histoire voit le jour, aux universitaires de savoir la saisir.

L'interrogation proposée ici ne procède pas à une coupe claire entre la production de l'histoire et son usage. Il est plutôt question de les étudier parallèlement et ensemble, c'est-à-dire de la façon où les choses se déroulent dans le quotidien. L'argument théorique de cette perspective d'analyse renvoie à Reinhart Koselleck [1990: 119] qui, dans la philosophie de l'histoire, établit cette lumineuse différenciation entre «la signification transcendante de l'histoire en tant qu'espace de conscience et de l'histoire comme espace d'action, deux espaces qui se recouvrent».

Bibliographie

Ajayi, J.F. Ade

1969 «Colonialism: An Episode in African History», in: Duignan, Peter and Gann, L. H. (eds.), *Colonialism in Africa*, Cambridge, CUP, pp. 497-509.

Amselle, Jean-Loup

1985 «Ethnies et espaces: pour une anthropologie topologique», in: Amselle, J.-L. et M'Bokolo, E. (sous la direction), *Au coeur de l'ethnie: ethnies, tribalismes et État en Afrique*, Paris, La Découverte, pp. 11- 48.

1993 «Anthropology and Historicity», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiwicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 12-31.

Amselle, Jean-Loup et M'Bokolo, Elikia

1985 *Au coeur de l'ethnie: ethnies, tribalismes et Etat en Afrique*, Paris, La Découverte.

Ba, A.H.

1980 «La tradition vivante», in: *Histoire Générale de l'Afrique*, UNESCO, vol. 1, pp. 191-230.

Barber, Karin

1991 *I Could Speak Until Tomorrow. Orki, Women and the Past in a Yoruba Town*, Edinburgh, Edinburgh University Press for the International African Institute.

Barber, Karin and Farias, Paulo Fernando de Moraes (eds.)

1984 *Self-Assertion and Brokerage. Early Cultural Nationalism in West Africa*, Birmingham, Birmingham University African Studies Series 2.

Bayart, Jean-François

1989 *l'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard.

Bazin, Jean

1979 «La production d'un récit historique», in: *Cahiers d'Etudes Africaines* 73-76, XIX-I-4, (1979), pp. 435-483.

Bloch, Marc

1969, «The Rise of Dependent Cultivation in Seniorial Institutions», in: *Cambridge Economic History of Europe*, Bd.I, Cambridge, CUP, pp. 235-290. (publie déjà en 1941)

Bynum, Caroline Walker

1987 *Holy Feast Holy Fast. The Religious Significance of Food to Medieval Women*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

- Cahiers d'Etudes africaines* (L'équipe rédactionnelle)
1987 «Présentation», 107-108, XXVII, pp.3-4.
- Chrétien, Jean-Pierre et Prunier, Gérard (sous la direction)
1989 *Les ethnies ont une histoire*. Paris, Karthala, ACCT.
- Chrétien, Jean-Pierre
1986 «Confronting the Unequal Exchange of the Oral and the Written», in: Jewsiewicki, B. and Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 75X— 89.
- Clancy, M.T.
1979 *From Memory to Written Record. England 1066-1307*, London, Edward Arnold.
- Cohen, David William
1989 «The Undefining of Oral Tradition», *Ethnohistory*, 36, pp. 9-17.
1994 *The Combining of History*, Chicago, University of Chicago Press.
- Cooper, Frederick
1995 «Work, Class and Empire: an African Historian's Retrospective on E.P. Thompson», in: *Social History*, pp. 235-241.
- Coplan, David B.
1991 «Fictions That Save: Migrants' Performance and Basotho National Culture», in: *Cultural Anthropology*, 6, pp. 164-191.
1993 «History in Eaten Whole: Consuming Tropes in Sesotho Aurityre», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 80—104.
- Coqueret, Paul
1988 *Le verouillage ethnique en Afrique du Sud*, UNESCO-OUA.
1989 «Les Zulu dans l'Afrique du Sud contemporaine», in: Chrétien, J.-P. et Prunier, G. (eds.), *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala-ACCT, pp. 417-425.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine et Jewsiewicki, Bogumil
1986 «Africanist Historiography in France and Belgium. Traditions and Trends», in: Jewsiewicki, B. and Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 139-150.
- Dakhlija, Jocelyne
1990 *L'oubli de la cité: La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le jérid tunisien*, Paris, La Découverte.
1993 «Collective Memory and the Story of History», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 57-79.

Farias, Paulo Fernando de Moraes

1990 «<Yoruba Origin> Revisited», in: Barber, K. and Farias, P.F. de Moraes (eds.), *Self-Assertion and Brokerage. Early Cultural Nationalism in West Africa*, Birmingham, Birmingham University African Studies Series 2, pp. 109-147.

Diawara, Mamadou

1994 «Der Blick vom anderen Ufer. Oder: Die Entdeckung des Weißen», in: Schlumberger, Jörg A. und Segl, Peter (Hg.), *Europa — aber was ist es?* Köln, Weimar, Wien, Böhlau, pp. 255-283.

Duby, G. et Lardreau, G.

1980, *Dialogues*, Paris, Flammarion.

E Nzièm, Ndaywel

1986 «African Historians and Africanist Historians», in: Jewsiewicki, B. et Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 20-27.

Elphick, Richard and Giliomee, H.B.

1989 *The Shaping of South African Society 1652-1820*, Cape Town.

Feiermann, Steven

1993 «African Histories and the Dissolution of World History», in: Beates, R.H., Mudimbe, V.Y. and O'Barr, J. (eds.), *Africa and the Disciplines*, Chicago, London, The University of Chicago Press, pp. 167-212.

Fuglestad, Finn

1979 «Earth Priests, Priest-Chiefs and Sacred Kings in Ancient Norway, Iceland and West Africa. A Comparative Essay», in: *Scand. J. History*, 4, 4, pp. 47-74.

Ginzburg, Carlo

[1980] *Cheese and the Worms. The Cosmos of a Sixteenth-century Miller*, London, Routledge & Kegan Paul.

Goody, Jack

1977 «Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture», *L'Homme*, 1, pp. 29-59.

1979 *La raison graphique*, Paris, Minuit.

1982 *Cooking, Cuisine and Class*, Cambridge, Cambridge University Press.

1984 *The Development of Family and Marriage in Europe*, Cambridge, CUP.

1986 *The Logic of Writing and the Organization of Society*, Cambridge, CUP.

1989 *The Interface between the Written and the Oral*, Cambridge, CUP.

1990 *The Oriental, the Ancient and the Primitive*, Cambridge, CUP.

1993 *The Culture of Flowers*, Cambridge, CUP.

Goody, Jack et Watt, I.

1968 «The Consequence of Literacy», in: Goody, J. (ed.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, CUP, pp. 27-68.

Henige, David

1995, «Omphaloskepsis and Infantilizing of History», in: *Journal of African History*, 36, pp. 311-318.

Harries, Patrick

1993 «Imagery, Symbolism and Tradition in a South African Bantustan: Mangusuthu Buthelezi, Inkatha, and Zulu History», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 105-125.

Izard, Michel

1970 *Introduction à l'histoire des royaumes Mossi*, Paris, CNRS, 2 vol.

Jaaresveld, F.A.

1992 «Recent Afrikaner Historiography», *Itinerario*, 16, 1, pp. 93-106.

Jan, Vansina

1992 «Some Perceptions on the Writing of African History: 1948 - 1992», *Itinerario*, pp. 77-91.

1994 *Living with Africa*, Madison, Madison, University of Wisconsin Press.

Jewsiewicki, Bogumil

1979 «L'histoire en Afrique ou le commerce des idées usagées», *Revue Canadienne des Études Africaines*, 13, 1-2, pp. 69-87.

1991 «Le primitivisme, le postcolonialisme, les antiquités 'nègres' et la question nationale», *Cahiers d'Études africaines*, 121-122, XXXI. 1-2, pp. 191-213.

1986 «Introduction. One Historiography or Several. A Requiem for Africanism», in: Jewsiewicki, B. et Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 9-17.

Jewsiewicki, Bogumil and Newbury, David (eds.)

1986 *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications.

Joutard, Philippe

1983 *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette.

Ki-Zerbo, Joseph

1972 *Histoire de l'Afrique noire*, Paris, Hatier.

Koselleck, Reinhart

1990, *Le futur passé*, Paris, Edition de l'École des Hautes Etudes en Science Sociales.

Law, Robin

1984 «Constructing a <Real National History>: a Comparison of Edward Blyden and Samuel Johnson», in: Barber, K. and Farias, P.F. de Moraes (eds.), *Self-Assertion and Brokerage. Early Cultural Nationalism in West Africa*, Birmingham, Birmingham University African Studies Series 2, pp. 78-100.

Miller, Joseph

1980 «Listening for the African Past», in: Miller, J. (ed.), *The African Past Speaks*, Folkstone, Dawson-Archon, pp. 1-59.

Moniot, Henri

1986 «Profile of a Historiography. Oral Tradition and Historical Research in Africa», in: Jewsiewicki, B. et Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 50-58.

1988 «Chronique historique», *Cahiers d'Études africaines*, 109, XXVIII-I, pp. 117-121.

1988 «Une mise en perspective», in: Jewsiewicki, B. et Moniot, H. (sous la direction de) *Dialoguer avec le léopard?* pp. 1-9, Paris, l'Harmattan.

1991 «L'histoire africaine, un observatoire de la périodisation», in: *Périodes: la construction du temps historique. Actes du Ve colloque d'histoire du temps présent*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et Histoire au Présent.

1995 «L'histoire à l'épreuve de l'Afrique», *Cahiers d'Études africaines*, 138-139, XXXV-2-3, pp. 647-656.

Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, Bogumil

1993 «Africans' Memories and Contemporary History of Africa», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 1-11.

N'Djehoya, Blaise et Diallo, Massaér

1984 *Un regard noir*, Paris, Editions Autrement.

Neale, Caroline

1986 «The Idea of Progress in the Revision of African History, 1960-1970», in: Jewsiewicki, B. et Newbury, D. (eds.), *African Historiographies. What History for Which Africa?* London, Sage Publications, pp. 112-122.

Olivier, Sardan Jean Pierre de

1976 *Quand nos pères étaient captifs [...]*, Paris, Nubia.

Peel, John D.Y.

1984 «Making History: The Past in the Ijesha Present», in: *Man*, n.s. 19, 1, pp. 111-132.

Perrot, Claude-Hélène

1982 *Les Anyi-Ndenye et le pouvoir aux 18e et 19e siècles*, Paris, Sorbonne.

- Piault, Marc (dir.)
1987 *La colonisation, rupture ou parenthèse*, Paris.
- Price, Richard
1983 *First-Time. The Historical Vision of an Afro-American People*, Baltimore and London, The John Hopkins University Press.
- Séguret, Olivier
1995 «On résiste ou on n'existe pas», *Libération*, 19 mai 1995, pp. 32-33.
- Shoenbrun, David L.
1993 «A Past Whose Time Has Come: Historical Context and History in Eastern Africa's Great Lakes», in: Mudimbe, V.Y. and Jewsiewicki, B. (eds.), *History Making in Africa, History and Theory*, Beiheft 32, Wesleyan University, pp. 32-56.
- Spittler, Gerd
1996 «Fieldwork in 19th Century: Travel Groups, Caravans and Expeditions to Timbuktu and Agades», *History and Anthropology* (numéro spécial).
- Stock, Brian
1983 *The Implication of Literacy*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- Terray, Emmanuel
1987-1989 «Un anthropologue africaniste devant la cité grecque», *Opus. Revista internazionale per la storia economica e sociale dell'antichità*, VI-VIII, pp. 13-25.
1990 *La politique dans la caverne*, Paris, Seuil.
1992 *Le troisième jour du communisme*, Paris, Seuil.
1994 *Une passion allemande*, Paris, Seuil.
1994 *Une histoire du royaume Abron du Gyaman. Des origines à la conquête coloniale*, Paris, Karthala.
- Turnball, Colin
1965, *L'Africain désemparé*, Paris, Le Seuil.
- Vansina, Jan
1978 *The Children of Woot. A History of the Kuba Peoples*, Madison, University of Wisconsin Press.
1992 «Some Perceptions on the Writing of African History: 1948-1992», *Itinerario*, 16, 1, pp. 77-91.
1994 *Living with Africa*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Wachtel, Nathan
1971 *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard.
- Wilks, Ivor
1992 «The History of the Sunjata Epic: A Review of the Evidence», in: *Conference on the Sunjata Epic*, Institute for Advanced Study and Research in African Humanities, Evanston, USA, November 14-15, 1992.